Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 10

Artikel: La fenna dâo municipau
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194167

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et là-dessus, il congédie Joseph, qui rentre à la maison avec ses quarante francs, et qui, naturellement, ne se vante pas de cette escapade. Ce n'est que plus tard qu'il a tout avoué... Seulement, à partir de ce jour-là, Joseph montra moins de goût pour la pharmacie. Il achetait beaucoup de journaux à un sou. Il s'enfermait dans sa chambre pour écrire... on ne savait pas quoi. Enfin il avait un air tout chose, tout drôle.

Il n'est pas nécessaire de pousser plus loin la citation. Tous nos lecteurs ont compris que Joseph est devenu *reporter*.

Monsieur le rédacteur,

Le *Conteur* a parfaitement raison en disant qu'il ne faut pas trop se fier à la graphologie. Il n'est pas nécessaire de posséder beaucoup de science pour juger, à peu de chose près, en ouvrant une lettre, de ce que peut bien être la personne qui l'a écrite. Est-elle distinguée ou vulgaire, calme ou violente, minutieuse ou sans ordre, aime-t-elle le beau ou n'a-t-elle que des goûts peu relevés?... Un seul regard sur l'écriture, sur le papier, suffit à nous renseigner. Vouloir aller plus loin, étudier le moindre trait, le plus petit point, c'est, comme on dit vulgairement, chercher cinq pieds à un mouton.

Depuis que j'ai moi-même fait analyser mon écriture, je n'ai plus aucune foi en la graphologie. Comment pourrait-il en être autrement, puisque, au lieu de l'énumération des défauts, petits et grands, que je possède bel et bien, l'indulgent graphologue m'a envoyé une liste de qualités toutes plus belles les unes que les autres, et dont, franchement, je ne m'étais jamais douté.

La chose la plus grave qui m'était reprochée était un manque de goût, dans ma toilette, une tendance à négliger ma personne! Voilà qui me parut comique, par exemple, car je craignais justement que mon écriture n'eût fait découvrir que je perdais chaque jour bien du temps devant mon miroir; paraître bel homme a toujours été mon ambition : c'est mon côté faible!

Dans les autres détails de ma vie, le graphologue disait que j'étais soigneux, minutieux même. Cela me faisait un petit changement, car, depuis mon enfance, je n'avais jamais entendu vanter que ma négligence, et, chose plus grave, mon désordre!

Ensuite venaient ses appréciations sur mon cœur. C'en était un comme on n'en trouve pas beaucoup. Si jamais cœur a fait plaisir à quelqu'un, pour sûr ce fut le mien ce jour-là.

C'était dommage seulement qu'une petite voix se mît à murmurer au-dedans de moi : « On te l'a embelli, tu sais! Rappelle-toi si lorsqu'il était question de partager quelque chose avec frères et sœurs, il ne t'a pas toujours fallu la plus grosse part. »

Et puis j'étais rempli de douceur. Oui, peut-être de temps en temps; mais il arrive encore souvent que je sens que ça monte et éclate. Il est vrai que cela passe vite, mais j'ai eu cependant de la chance que M. le graphologue ne se soit jamais trouvé là dans le moment, car il aurait supprimé la douceur de sa liste.

Enfin, j'avais des goûts relevés, artistiques, littéraires, que sais-je?... Je n'ose presque pas en parler, tant c'était beau! Eh bien! à ce propos, je dois dire franchement que je suis paysan jusqu'au bout des ongles, jusqu'à la racine des cheveux, et que je ne changerais pas ma fourche, mon rateau et ma faulx contre les plus grands chefs-d'œuvre des savants.

Voilà, en somme, comment la graphologie arrange les choses. Je ne veux pas trop la dénigrer, puisque, une fois en ma vie, j'ai entendu, grâce à elle, faire mon éloge; mais je crois que les graphologues, avec leurs analyses, font souvent comme Mathieu de la Drôme lorsqu'il prédit la pluie pour un jour où le soleil nous envoie ses plus brillants rayons.

Un abonné.

On remîdo molési à trovâ.

Onna brâva fenna dè pè contrè Epalindze, s'on dit, qu'avâi onna felhie malâda, étâi z'ua pè Lozena po queri on remîdo. Po cein, l'eintrè tsi on apotiquière et le lâi fâ :

— Est-te vo qu'itès lo monsu?

— Oï, que volliâi-vo?

— Eh bin, bailli-mè vâi po veingt centimes d'oquiè.

— Porquiè férè?

— Po ma felhie.

— Et qu'est-te que l'a voutra felhie?

— Dâi douleu.

— Et iô a cllie clliâo douleu?

— A Epalindzo, monsu.

La fenna dâo municipau.

Se lâi a dâi quartettârès, dâi fifârès, dâi soiffeu et dâi « colondès » dè cabaret, c'est que clliâo pourro diablio sont soudzet à 'na maladi que lè dévourè : c'est la maladi dâo gran dè sau dézo la leinga, qu'est onco pi què lè pudzès, kâ s'on est pequâ et gatolhi pè clliâo vermenès, on se pâo grattâ; mâ s'on est bin assâiti, l'édhie ne fâ qu'attusi lo fû; et pi l'a tant pou dè gout que faut oquiè d'autro. Ora ne faut pas étrè ébahi se lè carbatiers ont dâi pratiquès, kâ 'na pinta est lo vretablio hépetau po clliâo malâdo.

Et quoui sont clliâo malâdo? Eh bin, y'ein a dein totès lè sortès dè dzeins, mémameint tant quiè à dâi municipaux. Ne parlo pas pî dâi municipaux dè clliâo veladzo iô on fâ dâi misès dè bou; mâ d'autro municipaux que sont la fleu dâi bravès dzeins, mâ qu'on adé la dierdietta chetse coumeint on bagnolet que n'est pas godzi.

On papâi dè pè lo Pays d'Amont, qu'on lâi dit « lo Progrès », contè que po reimpliaci on municipau qu'étâi z'u moo et qu'étâi on bon diablio dè son viveint, on ein avâi nonmâ on nové. Onna brâva vîlhie, que cognessâi lo lulu et qu'appreind que l'a étâ nonmâ, n'avâi pas, à cein que parait, onna bin boune idée dè clliâo meimbro dè la municipalitâ, kâ le sè met à derè, ein parleint dè la fenna à cé nové candidat : « Eh, mon Diu! cllia poura Sophie, qu'avâi dza tant mauteint dè lo ramachâ di lè pintès, ora que d'est municipau, Diu châ coumeint faré. »

A propos de l'enquête sur les logements.

L'enquête sur les logements, qui vient d'être ouverte à Lausanne, et qui a pour but principal de constater l'état des habitations au point de vue hygiénique, démontrera sans doute qu'il existe dans notre ville un certain nombre de locaux insalubres. Une loi interviendra nécessairement plus tard, pour remédier à cet état de choses. Mais cependant combien nous sommes favorisés, sous ce rapport, en comparaison de ce qui existe dans d'autres villes.

Nous en trouvons un exemple frappant dans l'ouvrage de M. Marcelin Pellet, qui vient de paraître à la librairie Charpentier, à Paris.

Lisez un peu ce qu'il nous dit des habitations de quelques quartiers de Naples :

« Dans ces labyrinthes inextricables, vit une population de deux cent mille âmes, au milieu d'une atmosphère que peuvent seuls respirer ceux qui y sont nés. Les façades des maisons se penchent l'une vers l'autre d'une façon inquiétante, maintenues par des arcs-boutants de maçonnerie. Mille cordes tendues soutiennent des guenilles sans nom. En dehors des fenêtres, on a construit avec de vieilles planches provenant de démolitions, des sortes de balcons fermés qui empiètent sur la rue.

» Dès que les rues sont horizontales, de véritables digues d'ordures et d'épluchures, comme il n'en peut exister que dans un pays où les légumes constituent le fonds de l'alimentation, retiennent les eaux vannes et créent de petits étangs boueux. Cet inconvénient touche peu des gens qui marchent sans chaussures et ne connaissent pas d'autre bain de pieds.

» Les maisons sont couvertes d'une lèpre noire, les allées ouvrent leur porte bardée de fer, comme s'il y avait quel-